



LA TRAVERSE

Bonjour la langue de Paul Vecchiali

Adieu tristesse

par Fernando Ganzo

Un sentiment étrange saisit qui veut écrire sur le film d'un cinéaste aussi boulimique et prolifique que Paul Vecchiali en sachant que ce sera à jamais le dernier. Une forme de solitude se dégage là où il y avait continuité, sinon promiscuité. La nature même du film y est pour beaucoup : les personnages sont très peu nombreux et relativement distants physiquement, ce qui ne fait que souligner la quiétude de la figure patriarcale interprétée par Vecchiali lui-même, inévitablement assis pendant toutes les scènes en raison de son âge avancé. Ce père accueille un fils prodigue, interprété par Pascal Cervo, de retour après des années d'absence et qui, le temps de trois séquences, va resserrer des liens distendus avec le paternel, combler des lacunes, faire le point sur des blessures ouvertes.

Si la distribution rapproche ce film du *Cancro* – ce que suggère Vecchiali lui-même par l'insertion d'extraits faisant office de flash-back –, c'est surtout à *Trous de mémoire* que l'on pense inévitablement. Car comme avec Françoise Lebrun en 1984, Vecchiali improvise avec Cervo des dialogues qui, très naturellement, racontent un passé inventé à deux. C'est ainsi qu'on apprend un destin tragique de la branche féminine de la famille, et

d'autres révélations qui ne craignent pas l'incohérence, les « erreurs » de scénario se confondant avec des possibles béances dans les souvenirs des personnages. Une fiction ainsi conçue implique une singularité essentielle : la mise en scène est remplacée par une forme d'accompagnement mutuel entre acteur et cinéaste, qui rend presque obligatoire la présence de celui-ci dans l'un des deux rôles principaux afin de construire le film de l'intérieur de la scène, dans un équilibre indispensable avec le comédien. Et Cervo de se retrouver dans une place étrange : alors qu'il est paré d'un privilège créatif rare pour un acteur, le dévouement inhérent à son métier est encore plus visible par la fragilité d'une fiction qui joue à l'équilibriste dans chaque dialogue. Si dans la première scène il déambule librement en parlant (au risque d'obliger à des mouvements d'appareil un peu brusques), il se retrouvera assis dans la deuxième face à Vecchiali (lors d'un repas), puis carrément à ses côtés sur un même transat dans la troisième, comme si cet accompagnement était inévitablement de l'ordre du magnétisme.

Bonjour la langue avance ainsi vers l'immobilité, tout en se remplissant d'un passé fictionnel de plus en plus vaste et

complexe, suivant des voies inattendues (qui doit des vérités à qui ? lequel des deux personnages trouve un réconfort dans ces retrouvailles ?). Mais surtout, cette fixité permet de sentir toutes les béances, chevauchements, interruptions inattendues et autres accidents créés par l'improvisation. Si seulement deux cinéastes (tous deux à la filmographie pléthorique) sont cités dans le film, John Ford et Jean-Luc Godard, dont les titres deviennent très godardiennement des répliques, le clin d'œil du titre à ce dernier insiste justement sur la parole. La dédicace finale, qui est raccourcie jusqu'à ne garder que les lettres « e-n-d » des nom et prénom du cinéaste lui aussi né en 1930, est bien plus qu'une accolade mortuaire. *Bonjour la langue* retrouve en bout de course *Adieu au langage* à rebours : en restant au plus près de la fiction et du corps des acteurs, Vecchiali saisit ici une parole qui s'accroche dans la bouche, jusqu'au balbutiement et au bafouillage, et qui en titubant devient matière pure, organique, et jusqu'au bout vivante. ■

BONJOUR LA LANGUE (IMPROMPTU)

France, 2023

Réalisation Paul Vecchiali

Scénario Pascal Cervo, Paul Vecchiali

Image Philippe Bottiglione

Montage Vincent Commalet

Son Greg Le Maître

Musique Roland Vincent

Interprétation Pascal Cervo, Paul Vecchiali, Julien Lucq

Production Dialectik

Distribution La Traverse

Durée 80 minutes

Sortie 27 août

Une improvisation de rêve

Entretien avec Pascal Cervo

Comment avez-vous commencé à jouer chez Paul Vecchiali ?

Après *Dernière séance* de Laurent Achard, en 2011, Paul avait demandé à Laurent de m'inviter à la projection de *Retour à Mayerling*, un des films « anti-Dogma », tourné chez lui, au Plan-de-la-Tour (Var), dans sa maison Mayerling. Il m'a demandé si je voulais tourner avec lui puis m'a envoyé le scénario de *Faux accords*, avec des pages et des pages à apprendre. On l'a tourné un mois plus tard, en vingt-quatre heures. Je me souviens de Paul dans le village, en costume, avec son écharpe blanche, son chapeau et sa caméra, dirigeant la rue commerçante comme si c'était un studio de cinéma. C'était émouvant, très drôle et pour moi une découverte. Même en connaissant bien son cinéma, je ne

pouvais pas imaginer qu'il fabriquait les films comme ça. Il m'évoque à la fois le jeune Jean-Pierre Léaud et Ed Wood, il a cette liberté de faire du cinéma avec rien. Il allie une distance avec un côté sentimental, intime. Je me souviens lui avoir posé la question : « *Est ce que tu veux que les spectateurs s'identifient à tes personnages ?* » Il m'a répondu « *Non, pas du tout.* » Or à des moments de ses films, la distance disparaît et je rentre dans ce dispositif très affirmé, très artificiel. Je ne connais pas d'équivalent aussi net chez d'autres cinéastes.

D'où vient le projet de *Bonjour la langue* ?

Je n'avais pas tourné avec Paul depuis *Trains de vie*, en 2018. Il a eu pendant dix ans ce projet ambitieux de *La Chienne*, en repartant du roman de Georges de

La Fouchardière. Tout était prêt, sauf les financements : le scénario, le découpage et le plan des décors, pour un tournage uniquement en studio. Au départ, Astrid Adverbe et moi devions jouer les rôles principaux, puis il a eu l'accord d'Isabelle Huppert, mais toujours pas d'argent. Réalisant qu'il ne pourrait pas tourner, il m'a proposé une improvisation. Sur *Le Cancre*, on avait déjà improvisé quelques scènes qu'il aimait. J'ai tout de suite dit oui, mais j'avais peur du bavardage : je voulais un cadre, quitte à répéter. Pendant deux ans on s'est téléphoné, il me faisait des propositions : la suite du *Cancre*, un père et son fils, un règlement de comptes... J'en refusais beaucoup. J'ai même écrit la trame d'une histoire où je jouais un journaliste qui descend



dans le Sud avec son compagnon pour interviewer un cinéaste. On sortait un peu de l'improvisation, ce qui était mon désir secret ! Mais il n'a pas lâché. En juin 2022, il me dit : « Ça va s'appeler *Bonjour la langue* et on tourne à l'automne. » Ça non plus n'était pas discutable.

***Faux accords* est un dispositif un peu similaire à *Bonjour la langue* : des cadres centrés sur la parole, peu de mouvement, un dialogue conflictuel entre des personnages, une histoire de paternité... Et il évoque aussi l'autre film totalement improvisé de Vecchiali, *Trous de mémoire*.**

Pour *Faux accords*, il n'y a déjà que Paul, Julien Lucq et moi dans la cour de Mayerling. Mais la grande différence est le texte, avec l'écriture particulière de Paul, pas du tout naturaliste, avec ses formules, ses jeux de mots, à la virgule près. Dans *Trous de mémoire*, Françoise Lebrun est aussi dans un carcan puisque Paul a une lettre, qu'elle découvre et qui lance l'improvisation. Dans *Bonjour la langue*, on est sur un pied d'égalité, on part avec la même méconnaissance. C'est le seul film de Paul où je me sens aussi libre.

Vous étiez-vous préparé ?

Énormément. Ma hantise n'était pas de ne pas savoir quoi dire. Je n'étais pas revenu à Mayerling depuis six ans, et dans le train j'ai noté des choses dans un carnet. Quand je suis arrivé, deux jours avant le tournage,

Paul était dans un fauteuil médicalisé, trop fatigué pour travailler. Il m'a simplement demandé d'apprendre un poème. Cette situation a nourri énormément de choses, et il m'a paru clair que c'était probablement son dernier film. On a déterminé que la femme de Paul et sa fille (donc ma mère et ma sœur) sont mortes dans un accident de voiture, que je ne l'ai pas vu depuis six ans, que je suis musicien et lui décorateur d'intérieur. J'avais besoin de la fiction pour décoller de nous et chercher un sentiment.

Comment s'est déroulé le tournage ?

On a enchaîné les trois parties dans la même journée, avec une seule prise à deux caméras. Pour qu'il y ait une urgence de jeu, je m'étais donné comme sentiment principal : « *Si tu considères que tu as fini de parler, tu t'en vas.* » Le champ-contrechamp de la première partie me laisse choisir si je me rapproche ou pas. Dans la deuxième partie au restaurant, personne ne bouge. Et dans la troisième, on est côte à côte. On a commencé tous les deux, sans se le dire, sur le même pied : rêve ou réalité. J'avais prévu de commencer en lui disant : « *Mais là, tu dors ou tu rêves ?* » Et lui a justement débuté avec : « *Mais c'est bien toi ou je rêve ?* » Ça rejoint la première vision que j'ai eue de ses tournages sur *Faux accords* : le doux rêveur fantasque qui débarque dans le réel et le plie à sa volonté. Je ne sais pas

s'il a les esprits du cinéma avec lui, ou si c'est son inconscient qui est tellement fort, mais il arrive à produire des accidents qui servent le film. J'ai eu l'idée de parler de lui comme d'un somnambule, en oubliant *Le Cancre* dans lequel il m'en a fait jouer un. Au montage, il a remis des extraits du *Cancre*, ce que je trouvais malhonnête envers l'improvisation, et parce qu'on avait dit qu'on ne ferait pas une suite. Mais finalement, je trouve ça bien.

Comment voyez-vous le lien du film avec Godard ?

Paul a souvent dédié ses films. Nous n'avons pas évoqué directement Godard avant le tournage, sauf à propos du titre, mais on a tourné peu après sa mort, en octobre 2022. Juste avant la première prise, Paul m'a demandé si on pouvait citer des titres de ses films. L'autre hommage est qu'il m'a baptisé Jean-Luc. Dans *Bonjour la langue*, il y a quelque chose sur l'approche de la mort, peut-être aussi un point de jonction avec Godard. Ce langage du corps vieillissant, cette tête qu'il avait à ce moment-là, qu'il voulait filmer avec la conscience qu'il était très beau. Ce n'est pas un film testamentaire, ni une rétrospective de son œuvre. Ce qui est abordé l'est dans l'immédiat du moment, pas dans le ressassement.

Entretien réalisé par Pierre Eugène à Paris, le 8 juillet.



L'adieu au cinéma du réalisateur Paul Vecchiali

Le dernier film du cinéaste, achevé quelques jours avant sa mort, en 2023, à l'âge de 92 ans, est un hommage à Jean-Luc Godard

BONJOUR LA LANGUE



Souvent, le dernier film d'un grand cinéaste constitue un objet de choix pour la cinéphilie. Loin de manifester une décadence, c'est là, au contraire, que se dépose son geste le plus radical, dépouillé de tout. *Bonjour la langue*, le dernier film de Paul Vecchiali, achevé quelques jours avant sa mort, le 18 janvier 2023, à l'âge de 92 ans, est précisément de ces ultimes coups de dés. C'est à la fois une expérience sur la corde raide, tournée en une seule journée (le 4 octobre 2022), ainsi qu'un mélodrame pur jus, cette science de l'émotion dont le cinéaste fut un praticien acharné. Il y cite ouvertement *Frontière chinoise* (1966), autre dernier film, de John Ford, le roi du western, qui se terminait sur ces mots restés célèbres : *So long, you bastard!* (« Au revoir, salopard ! »). Le dernier film est toujours de l'ordre du défi.

Bonjour la langue s'annonce dès l'ouverture comme un impromptu, l'un de ces films improvisés avec un comédien complice, comme auparavant *Trous de mémoire* (1984), avec Françoise Lebrun. Ici, c'est avec Pascal Cervo, autre fidèle, que Paul Vecchiali partage l'écran, reconduisant un

dispositif de tête-à-tête minimal. Jean-Luc, musicien, débarque à l'improviste chez son vieux père, Charles, dans la maison d'enfance, après six années de silence. La conversation s'engage, d'abord difficile, hérissée de rancœurs mutuelles. Mais quelque chose tient. Les retrouvailles se jouent en trois actes : dans la cour, au restaurant, puis au parc. Au fil de la journée, le roman familial se reconstitue par fragments autour du secret des origines.

Un duel de jeu

Ex-polytechnicien, fondateur de la maison de production Diagonale, dépositaire d'une esthétique frondeuse, Paul Vecchiali s'était, depuis le mitan des années 2000, retiré d'une industrie qui s'acharnait à l'ignorer. Il continuait néanmoins à tourner en franc-tireur indépendant, avec les moyens du bord, de sa villa du Plan-de-la-Tour, dans le Var, loin de Paris. Sa production « casse-cou » donnait des films un peu bancals, mais aussi de vraies réussites (*Nuits blanches sur la jetée*, 2014 ; *Un soupçon d'amour*, 2020). *Bonjour la langue* couronne cette période frugale, en film d'un seul trait, d'une facture précaire, peut-être, mais net, précis, visant juste, et d'une bouleversante frontalité sous ses airs joueurs. C'est la

vieillesse exposée du cinéaste comme sa résistance qui se donnent en pâture à la fiction.

Ici, la parole est maîtresse, c'est elle qui dicte l'action avec le dialogue, forme idéale pour confronter les points de vue du père et du fils, faire la part du passé et du présent, de la vérité et du mensonge. Le duel père-fils est aussi un duel de jeu, dans tous les sens du terme. A commencer par les postures. L'un arrive, bagage à la main, debout et démuné, tandis que l'autre le reçoit assis, siégeant dans son domaine en patriarche sûr de lui.

Le vieux père, grabataire madré, maîtrise ses effets, sait tirer sur la corde sensible puis se montrer tranchant. On le découvre retirant son masque (à cause du Covid-19), effet de scène et comble du comédien voulant convaincre qu'il ne joue plus. Le fils, plus à fleur de peau, tempère sa colère sous les sourires crispés et tente de lui opposer un contre-récit. D'abord filmés en champ-contrechamp, les personnages finissent par parta-

Se dégage du film une idée performative de la fiction, qui naît de presque rien et qui s'invente dans l'instant

ger le même cadre, à mesure qu'ils se rapprochent, s'entendent. Sans jamais que ce champ partagé ne vaille réconciliation. Ce jeu d'oppositions est l'expression même de l'art vecchialien – ce que le cinéaste lui-même définissait comme sa « dialectique ».

Sous sa clarté de trait, *Bonjour la langue* est encore plus retors. Car sous les masques du père diva et du fils prodigue, ce sont encore le cinéaste et le comédien qui se renvoient la balle. En bon connaisseur de Sacha Guitry, Paul Vecchiali ne fait pas que jouer dans son film, il

le dirige de l'intérieur. Jean-Luc/Cervo rétorque à son père de fiction : « Tu joues avec toutes les cartes en main, et moi je n'en ai aucune ! » Il pousse plus loin l'accusation : « Tu passes ton temps à jouer, à ne rien prendre au sérieux. »

Cinéaste-comédien, Charles se permet des tours de cabot : ainsi quand il tombe en larmes, une fois, deux fois, si bien qu'à force, on sent la comédie. Les ficelles qu'il tire sont celles du mélodrame – mort d'un proche, accident de voiture, solitude, confessions tardives, accroc dans la filiation – dont le film dresse comme un précepte, une mise à nu. Charles en vient même à perdre le fil de son propre récit. « Es-tu bien réveillé ? », l'admoneste Jean-Luc. L'histoire que se racontent les deux hommes – celle de leur relation impossible – semble en effet noyée dans le rêve, la fabulation, la sénilité, la feinte. Pour lui donner de l'épaisseur, certains plans d'un précédent film, *Le Cancre* (2016), où Pascal Cervo et Paul Vecchiali jouaient

déjà au père et au fils, s'insèrent dans la narration, comme pour en bousculer l'assise théâtrale.

Se dégage du film une idée performative de la fiction, qui naît de presque rien et qui s'invente dans l'instant, fille de la fantaisie et du caprice. Et pour devenir personnage, il suffit de se déclarer comme tel. *Bonjour la langue* recueille ainsi le dernier souffle d'un cinéaste de 92 ans animé d'un tel appétit pour son art qu'il aura tourné jusqu'au bout, et cette persistance acharnée force le respect. Le titre s'entend comme une dernière boutade : un clin d'œil à *Adieu au langage* (2014), de Jean-Luc Godard, cadet admiré de la Nouvelle Vague (plus jeune de presque huit mois), auquel le film est dédié. D'un Mohican à l'autre, il aura été donné à Paul Vecchiali de rester le dernier. ■

MATHIEU MACHERET

Film français de et avec Paul Vecchiali. Avec Pascal Cervo (1h20).



Pascal Cervo et Paul Vecchiali. LA TRAVERSE



Tsounami

Revue de cinéma trimestrielle et
thématique Numéro 16 : Silence



Bonjour la langue © La traverse

Adieu au père

Critique | Bonjour la langue de Paul Vecchiali, 2025

« *J'ai arrêté d'écrire* » annonce t-il dans le flux de la discussion. Comment sortir des ordres ? Ne pas reproduire les règles ? Comment réinventer les œuvres et, par-là, le cinéma ? Les tentatives d'innovations formelles ont toujours été au centre des créations de Paul Vecchiali et, constamment au cœur d'un questionnement plus large sur la place de l'artiste – première similitude godardienne –, il liait l'art à la forme obligatoirement nouvelle, éternellement renouvelable.

Dans une continuité à *Trous de mémoire* (1984), où l'improvisation d'un duo d'acteurs (dont Vecchiali lui-même) était principal trait formel de la proposition, *Bonjour la langue* se constitue de manière analogue. Accompagné cette fois par Pascal Cervo, le cinéaste, vieilli, assis, flouté dès le premier plan, convoque instantanément quelque chose de fuyant, de déjà loin, déjà ailleurs. Tout n'y sera pas maîtrisé car tout y sera gorgé de spontanéité : trois seules séquences de dialogues d'où l'improvisation travaillera la matière même de la langue, reprenant ainsi le dessus sur les idées. Ainsi des mots et des corps feront ensemble œuvre – ultime œuvre vecchialienne. Et les images filmées, à leur tour, dépasseront les idées – seconde similitude godardienne.

À la question « *Qu'est-ce que je suis censé dire ?* », la réponse est « *Je ne peux pas le dire à ta place.* » Et c'est sans doute ce qu'il faudrait répondre à quiconque souhaiterait créer, écrire ou critiquer. Pour chaque créateurice, écrivain·e et critique, trouver un sens n'appartient qu'à soi. C'est à nous d'improviser et, petit à petit, de trouver un sens à nos improvisations. Ni dans la création ni dans la critique ne se cachent les mystères ; ils n'existent qu'à partir de l'instant où nous souhaitons qu'ils existent. Dans le cas contraire, tout est possible, même les mensonges, même les faussetés, même les tromperies ; il suffit juste d'un peu d'imagination.

Un dialogue n'est finalement qu'un double monologue et parler seul semble s'abattre dans *Bonjour la langue*. Le choix de l'improvisation permet l'invention des paroles tandis que la reprise d'extraits du *Cancro* (2015), où Pascal Cervo jouait déjà, permet l'ancrage dans le temps et dans l'image. Les deux vont de pair. Et par une première séquence où chacun contient son cadre par un champ contre-champ classique, petit à petit, en trois séquences, les personnages s'approchent, rentrant dans le même cadre – d'abord face à face, puis ensuite côte à côte –, réussissant enfin à se dire les choses, à parler ensemble, à dialoguer et, d'une étreinte, ne faire qu'un.

C'est la réinvention des relations. C'est un espace de réunion, un espace commun entre le père et le fils, le cinéaste et l'acteur, puis le film et nous. Et il n'y a plus de hiérarchie. Le geste de Vecchiali nous détourne de l'autoritarisme du père, du cinéaste et du film et, par-là, il nous libère. Il nous émancipe de ce que nous avons préalablement cru un espace renfermé, un cadre fixe, et il nous ouvre les portes de la divagation et de la fantaisie ; et paradoxalement, de ces enfantillages, nous devenons adultes.

Par *Bonjour la langue*, par ses échanges où passent parfois quelques références à Godard (dont le titre est d'ailleurs un écho assumé à *Adieu au langage*), c'est tout un monde de révolutions esthétiques qui prend fin. Vecchiali et Godard ne sont plus, mais leurs films resteront. Les mots passent, les films passent, les êtres passent ; tout a une fin mais rien ne sera jamais fini. Les liens humains et les filiations artistiques perdureront et tout pourra, avec le temps, se relire différemment. *Bonjour la langue*, à chaque nouvelle séquence, par des éléments visuels ou scénaristiques, de manière constante, se relit différemment. Nous sommes toutes des enfants adoptés officiellement par les cinéastes que nous aimons. Par eux, nous devenons adultes.

***Bonjour la langue* de Paul Vecchiali, en salles le 27 août 2025**

«Bonjour la langue», entrain fantôme

Libération

Le dernier film de Paul Vecchiali, improvisé sur un jour de tournage et marqué par la disparition de l'auteur en janvier 2023, revient sur la relation manquée entre un père et son fils.

C'est plus de deux ans après le décès de Paul Vecchiali en janvier 2023 que nous arrive son dernier film, vestige posthume du rythme de production effréné du cinéaste (excepté une césure au tournant du siècle, Vecchiali carburait, courts et longs confondus, à presque un métrage par an depuis soixante printemps). Faute d'avoir pu concrétiser son remake de *la Chienne* de Jean Renoir, cet enfant insaisissable de la Nouvelle Vague, cinéaste et critique protéiforme et insatiable, tire donc sa révérence avec *Bonjour la langue*, création minuscule improvisée lors d'une unique journée de tournage.

Judicieusement sous-titré «(impromptu)», ce film de quatre-vingts minutes fut intégralement mis en boîte à domicile dans la villa de son réalisateur et recycle quelques plans tirés du *Cancre* (2016) en guise de flash-back. À l'écran, on ne verra guère que Vecchiali lui-même et l'un de ses acteurs fétiches, Pascal Cervo, donnant vie d'une voix hésitante aux

retrouvailles tendues entre un père et son fils. Au fil de trois séquences dialoguées naît ainsi le récit d'une relation manquée, que les tête-à-tête dans un jardin ou au restaurant ravivent momentanément.

Hommage. Derrière ses allures de manifeste, prônant que rien n'est trop insignifiant pour faire fiction ou «cinéma», *Bonjour la langue* résonne surtout en tant qu'œuvre déjà empreinte de la disparition future de son auteur. Peut-être guidé par sa santé défaillante, Vecchiali structure le film entier autour d'une série de deuils. D'abord, ceux de la femme et de la fille de Charles, le personnage interprété par le cinéaste, fauchées par un accident de voiture; ensuite, celui, plus métaphorique, de la complicité entre le patriarcat et son fils – au point qu'ils semblent désormais incapables d'occuper durablement un même plan. Enfin, Vecchiali pense aussi son film comme un hommage: *Bonjour la langue* doit s'entendre comme la réciproque d'*Adieu au langage*, et le prénom du fils de Charles, Jean-Luc, comme ersatz de celui de Godard, disparu à peine un mois avant le tournage et à qui le film est dédié. Il est donc impossible, au-delà des épiphanies ou des errements qui émaillent *Bonjour la langue*, de délier sa vision de son aura funeste et miraculeuse. «*Je dors tout le temps, alors les petits réveils, c'est toujours du bonheur*», énonce d'emblée l'avatar de Vec-



Paul Vecchiali et Pascal Cervo incarnent un père et son fils. PHOTO LA TRAVERSE FILMS

chiali, dont l'apparition durant le générique d'ouverture, par un lent effet de flou-net, évoque celle d'un fantôme.

Crève-cœur. Sa présence à la fois fragile et immatérielle irradie tout le film: père faillible, vieillard plein de remords, visage souvent en sanglots, Vecchiali figure surtout un interlocuteur fidèle au poste, un contrechamp indéboulonnable prêt à répondre à qui s'intéresse à lui, fermement assis dans son jardin pour accueillir les curieux. Ce n'est peut-être pas un

hasard s'il nous a souvent, par l'intermédiaire de ses films, «invités chez lui», dans sa demeure convertie en décor. La sortie tardive de *Bonjour la langue* s'avère donc aussi crève-cœur que, paradoxalement, rassurante: même après sa disparition, la porte du cinéma de Paul Vecchiali reste toujours ouverte.

CLÉMENT COLLIAUX

BONJOUR LA LANGUE

de PAUL VECCHIALI

avec Paul Vecchiali, Pascal Cervo... 1h 20.

PREMIERE

Critiques de Bonjour la langue (impromptu)

PREMIÈRE ★★★★★

À des années- lumière de l'idée pontifiante qu'on se fait d'un film posthume, se trouve *Bonjour la langue*. D'une simplicité désarmante, tourné en totale improvisation en une journée et achevé neuf jours avant son décès, l'ultime film de Paul Vecchiali prend les airs d'un film comme les autres. Même s'il est évidemment bouleversant d'y voir le cinéaste, alors âgé de 92 ans, attendre devant chez lui tandis qu'arrive son fils de fiction (Pascal Cervo, son acteur fétiche), qu'il n'a pas vu depuis plusieurs années. Par des champs- contrechamps économes mais d'une grande élégance, les deux compères discutent et se réconcilient, faisant des quelques décors le lieu sacré de discussions fondamentales, vitales. On pense à d'autres films de Vecchiali (*Trous de mémoire*, *Le Cancre*) devant ce *Bonjour la langue* qui rappelle à quel point ce cinéaste a bâti une œuvre trop méconnue du plus grand nombre certes mais d'une splendide cohérence.

Nicolas Moreno

Bonjour la langue

Paul Vecchiali

Après six ans de silence, un dialogue entre un fils et son vieux père repent de l'avoir mal aimé. L'œuvre ultime d'un fou de cinéma.



«Même morte, je continuerai à écrire», avait prévenu Marguerite Duras. Un peu à sa manière, Paul Vecchiali, mort en janvier 2023 à 92 ans, continue à sortir des films. Cet éternel franc-tireur du cinéma français en a réalisé et produit des dizaines, parfois à la diffusion confidentielle, de toutes sortes et de tous formats, parmi lesquels *Femmes femmes* (1974) et *En haut des marches* (1983). Et comme chez Duras, une douce et facétieuse mégalomanie accompagne le geste créatif: ce film-ci est dédié à Jean-Luc Godard. Le titre est une réponse à *L'Adieu au langage*, un des opus testamentaires du maître.

À la Nouvelle Vague, *Bonjour la langue* emprunte la légèreté des



moyens: deux acteurs, Pascal Cervo et le cinéaste lui-même, improvisent un dialogue dans trois décors naturels du Var, où habitait Vecchiali. Ils se disent, ou nous disent, qu'ils sont un vieux père et un fils encore jeune, se retrouvant après six années de si-

Un huis clos improvisé sous le soleil du Var. (Pascal Cervo et Paul Vecchiali.)

lence et un drame familial. Ce qui séduit, dans leur échange – superbement éclairé –, est l'ambivalence découlant de l'improvisation. D'un côté, l'artifice inhérent à toute fiction est particulièrement visible et assumé. De l'autre, une transmutation mystérieuse s'opère quand même: on voit, en effet, un fils mal-aimé, amer, mais peu à peu gagné par l'attendrissement, la compassion, y puisant une nouvelle lumière intérieure. Et on entend un père sans doute mal-aimant, presque un non-père, mais repent et vulnérable.

Au troisième acte, Paul Vecchiali, qui semblait jusque-là avancer dans la dramaturgie au diapason de son comédien et partenaire de jeu, impose manifestement à ce dernier un coup de théâtre décisif. Pascal Cervo s'en trouve quelque peu réduit à un silence qui surprend à son tour. Mais c'est bien l'ultime pirouette d'un metteur en scène, fou de cinéma, exerçant à la fois son sens du spectacle et un certain art de la mise à nu, comme on suspend un sortilège. ▶ *Louis Guichard* | France (1h20) | Scénario: P. Vecchiali. Avec Pascal Cervo, Paul Vecchiali.

BONJOUR LA LANGUE

de Paul Vecchiali

Les
Inrockuptibles

L'ultime film du réalisateur disparu en 2023 est un petit chef d'œuvre déchirant.

C'est le dernier long métrage de Paul Vecchiali (*Femmes femmes*, 1974, *En haut des marches*, 1983, *Once more*, 1988...).

Il en a tourné les dernières scènes quelques semaines avant sa mort en janvier 2023. *Bonjour la langue* est d'abord, à cause de son titre, une réponse, un pied de nez complice à *Adieu au langage* de Jean-Luc Godard, disparu le 13 septembre précédent. C'est le dernier cri d'amour pour le cinéma parlant d'un grand cinéaste. C'est déchirant. C'est un dialogue, apparemment improvisé, entre Vecchiali, alias Charles, « 92 ans et demi », et celui qui incarne son fils Jean-Luc (!), le comédien et réalisateur Pascal Cervo, qui joua dans sept des derniers films de Vecchiali, devenant son dernier acteur fétiche malgré leur différence d'âge (presque cinquante ans).

Quand *Bonjour la langue* commence, Charles est assis dans son jardin. Arrive Jean-Luc. Sur un coup de tête, il est descendu du train à Draguignan afin d'aller voir son père, Charles, auquel il n'a pas donné de nouvelles depuis six ans. Les retrouvailles sont rudes. Ils ont des comptes à régler et vont les régler une heure vingt durant, dans une langue superbe et des sentiments à vif. Dans une mise en scène minimaliste (des champs-contrechamps qui donnent une allure de duel à ces retrouvailles), les deux hommes se déchirent, se titillent, se démasquent, finissent par s'apprécier, se repoussent et s'aiment aussi.

Roland Barthes, dans une page manuscrite du *Plaisir du texte* jamais publiée, écrivait : « Tout récit ne se ramène-t-il pas à (Édipe ? Raconter, n'est-ce pas toujours chercher son origine, dire ses démêlés avec la loi, entrer dans la dialectique de l'attendrissement et de la haine, succomber à la peur, etc. ? »

Bonjour la langue est l'histoire de cette dialectique.

Jean-Baptiste Morain





BONJOUR LA LANGUE

de Paul Vecchiali

DIALECTIQUE par Robin Vaz

Dans la lignée des derniers films de Paul Vecchiali, *Bonjour la langue* adopte une forme en apparence très simple, presque bricolée, qui se voile progressivement d'une complexité et d'une épaisseur émotionnelle que sa facture ne laissait pas présager. Improvisé en une journée (quelques semaines avant le décès du cinéaste), le film se compose de trois longues séquences dialoguées mettant en scène les retrouvailles de Charles (Paul Vecchiali) et son fils Jean-Luc (Pascal Cervo), séparés depuis six ans. Le cinéaste et l'acteur semblent ainsi reprendre les rôles qu'ils incarnaient déjà en 2016 dans *Le Cancre*, ce que suggère le montage avec l'intégration de brefs extraits du film précédent en guise de *flashbacks*. Ces incises n'apportent cependant jamais de véritables éléments narratifs et relèvent plutôt de brefs moments partagés, de quelques gestes et lignes de dialogues qui font lointainement écho aux souvenirs convoqués par les personnages. Le lien fictionnel entre les deux long-métrages est même très fragile, puisque la figure jouée par Vecchiali trouvait la mort à la fin du film de 2016 – une incohérence dont le réalisateur s'amuse en voix off au début de *Bonjour la langue*, alors que les plans finaux du *Cancre* apparaissent à l'image : « *Il pensait que j'allais mourir. C'est raté mon coco.* » Les deux personnages portent par ailleurs de nouveaux prénoms (Charles et Jean-Luc, au lieu de Rodolphe et Laurent), tandis que l'histoire familiale dépliée au gré des improvisations se révèle tout à fait distincte et incompatible avec celle du *Cancre*. En abordant cet enjeu narratif avec désinvolture, Vecchiali appréhende une nouvelle fois la fiction dans sa dimension ludique et ouvertement artificielle : les individus mis en scène dans *Bonjour la langue* sont autant des personnages de fiction qu'un réalisateur et son acteur qui se lancent dans un jeu d'improvisation.

La porosité entre ces différentes strates est renforcée par la correspondance entre la situation fictionnelle (l'incommunicabilité entre un père et son fils, qui se sont quittés en mauvais terme) et ses conditions de tournage (le procédé de l'improvisation, déjà utilisé par Vecchiali dans *Trous de mémoire*). Dans un premier temps, le dialogue peine à véritablement s'installer, si bien que les reproches échangés semblent tout aussi bien adressés au personnage qu'au comédien face à eux (« *J'ai dit tout ce que j'avais à dire, maintenant c'est à toi de parler un peu* », « *Tu bottles en touche* », etc.). Le procédé s'avère d'abord un peu laborieux, comme si les deux acteurs cherchaient la bonne distance à adopter, se renvoyant la balle sans réussir à créer un véritable terrain d'entente – une impression renforcée par le champ-contrechamp entre Jean-Luc, qui tourne en rond, et Charles, figé dans son fauteuil. La longue durée des trois séquences devient ainsi le cadre d'un exercice de jeu où il s'agit de modeler des blocs de temps pour réussir à habiter ensemble un même espace, à inventer un monde commun.

UN ART POÉTIQUE

L'émotion procurée par l'ultime film de Vecchiali tient dès lors à son extrême minimalisme, qui contiendrait pourtant la formule chimiquement pure de sa conception de l'art et de son rapport au monde. L'un des principes fondamentaux en serait la dialectique, une notion chère au cinéaste^[1], qui affleure dès le titre avec un hommage malicieux à un autre adepte de l'esprit de contradiction, Jean-Luc Godard, dont *l'Adieu au langage* est ici pris à contre-pied. Elle s'incarne dans le film par l'utilisation continue du dialogue, structurée principalement autour de champs-contrechamps (pour les deux premières séquences). Si les deux points de vue se renvoient d'abord dos à dos, ils finissent par converger sans tout à fait s'accorder. La logique se précise plus nettement dans la deuxième séquence, lors d'un repas filmé en temps réel à la terrasse d'un restaurant où le père et le fils se remémorent les fantômes familiaux (la mère et la sœur de Jean-Luc, disparues quelques années plus tôt dans un accident de voiture). De façon récurrente, Vecchiali s'oppose aux propositions de Cervo, invoquant les flottements de sa mémoire ou en manifestant son désaccord. Une dissymétrie se dessine à mesure que le cinéaste joue sur des ruptures de registres, que ce soit en mimant de brusques accès de mélancolie ou au contraire en se révélant plus facétieux. Il provoque son partenaire de jeu, guidant par là même le rythme du montage afin de pouvoir observer la manière dont Cervo va réagir et rebondir. Une histoire commune s'invente peu à peu grâce à cette tension : aucune vérité ne s'impose de façon univoque, le récit se réécrivant en fonction des désaccords et allers-retours nourris par deux subjectivités (celles des personnages, puis celles des acteurs). Un beau détail surgit à la fin de leur conversation : à l'arrière-plan, dans un parc, des silhouettes floues apparaissent au moment où les deux personnages évoquent les funérailles d'êtres aimés, comme si les fantômes de cette mémoire partagée ne pouvaient se matérialiser qu'à condition d'embrasser la diversité des souvenirs individuels. C'est au fond une éthique qui traverse toute l'œuvre de Vecchiali : elle s'observe aussi bien dans ses méthodes de tournage, où la place accordée au collectif contrevient à l'idée d'un réalisateur démiurgique^[2], que dans ses textes critiques sur le cinéma qui accordent une place au doute et à l'ambiguïté.

Un second principe vient ici s'articuler à la dialectique : un éloge du faux en tant que voie d'accès à une forme de vérité. Ce rapport paradoxal est au cœur même de toute improvisation, en cela que les comédiens puisent dans un matériau intime et réel pour nourrir leur jeu : au-delà des personnages et des interprètes, ce sont aussi, à un niveau plus personnel, que Pascal Cervo et Paul Vecchiali s'expriment. Plusieurs répliques sonnent ainsi comme de véritables confessions, dont l'effet de vérité est renforcé par leur dissimulation à l'intérieur d'une mascarade (la fiction rafistolée). Lorsque Charles parle de son rapport à la mort ou qu'il explique avoir composé plusieurs fois le numéro de ses amis avant de se souvenir qu'ils ne pourront plus répondre, il devient difficile de ne pas entendre la voix de Vecchiali lui-même. Cette ambivalence entre le vrai et le faux culmine dans la scène finale, lorsque Charles révèle à Jean-Luc qu'il n'est pas son fils biologique. La révélation brutale bouscule les différentes strates précédemment identifiées : au niveau fictionnel, elle fait basculer le film vers le mélodrame de façon presque trop spectaculaire, à la manière d'un soap ; au niveau du jeu d'acteurs, elle met en danger le principe même d'improvisation (le coup de Vecchiali désarçonne complètement son partenaire, qui ne sait pas trop réagir au point de devenir mutique). Mais c'est sur le plan plus intime que la déclaration est émouvante, car Vecchiali avoue de manière détournée à son ami qu'il le considère comme son fils adoptif. Les masques de la fiction semblent ainsi lui permettre de confier une vérité qu'un énoncé frontal aurait sans doute affaibli ou banalisé. L'optimisme du titre renvoie dès lors peut-être à la richesse du langage, qui peut jouer de la polysémie et des niveaux d'énonciation pour accéder à une communication implicite mais véritable, ou véritable parce qu'implicite. Cette mise à nu paradoxalement pudique a quelque chose de bouleversant : le jeu de dupes manigancé par le cinéaste quelques semaines avant sa mort apparaît comme un prétexte pour déclarer son amour à l'un de ses acteurs fétiches.

↑1 La notion lui inspira en 2010 le nom de sa société de production indépendante, Dialectik.

↑2 Le générique final de *Bonjour la langue* abonde d'ailleurs dans cette logique, puisque chaque membre de l'équipe apparaît à l'écran au moment où son nom apparaît.

Bonjour la langue

Avec Paul Vecchiali (1930-2023), le cinéma est réduit à l'essentiel. Deux comédiens, des décors tout simples et des dialogues improvisés. Le résultat ? Confondant de naturel et d'intelligence. Jean-Luc, la trentaine, revient voir son père, qui vit seul à Draguignan, après une absence de six années. S'ensuit un échange – peut-on parler de dialogue ? –

âpre et tendre au cours duquel les deux hommes explorent le passé familial, la complexité de la mémoire et les limites de toute tentative d'explication à leurs différends. C'est le dernier film de Vecchiali, qui laisse une œuvre singulière et ambitieuse, jusqu'à ce long-métrage, brillant clin d'œil à l'« Adieu au langage » (2014), de Jean-Luc Godard. – **A.-S. M.**

Bonjour la langue (impromptu)
de Paul Vecchiali

Jean-Michel Frodon / *Slate.fr*

« Il pensait que j'allais mourir. C'est raté, mon coco ! », a balancé, bravache, le très vieil homme à son fils, qui débarque après six ans d'absence. Comment se peut-il que cette phrase, prononcée par quelqu'un qui va en effet mourir incessamment, qui est mort au moment où nous voyons le film, soit aussi... oui... joyeuse ?

C'est le miracle, ou l'un des miracles, du dernier long métrage de Paul Vecchiali – et ici « dernier » doit s'entendre au sens plein (il est décédé le 18 janvier 2023, durant les finitions du film). C'est lui, le vieil homme d'abord en partie dissimulé par un masque chirurgical, face à Pascal Cervo, qui est pour la septième fois acteur dans un film du cinéaste. Ce sont bien eux, mais c'est aussi un père et un fils de fiction, Charles et Jean-Luc, qui commencent par s'affronter sèchement.

Un carton au début a prévenu que le film, tourné en un jour, a été entièrement improvisé par les deux interprètes. La manière dont, en trois actes dans trois décors – la cour de la maison de Charles, qui pourrait bien être celle de Paul Vecchiali, la terrasse d'un restaurant à Sainte-Maxime (Var) et un parc – les relations entre les deux hommes vont s'enrichir et se reconfigurer n'est sans doute, elle, pas du tout improvisée.

S'étoffant au passage de quelques extraits du *Cancro* (2016), un précédent film de Paul Vecchiali où Pascal Cervo jouait déjà son fils, *Bonjour la langue* impressionne par son cheminement attentif et inventif, mais surtout par les harmoniques vivantes qui ne cessent de se déployer au cours de cet enchaînement de dialogues.

Le cinéaste du *Café des Jules* (1988) et de *Nuits blanches sur la jetée* (2015), qui aime tant John Ford, a souvent plaidé que le cinéma peut naître de la conversation et il le prouve à nouveau. Charles (Paul) et Jean-Luc (Pascal) resteront longtemps chacun dans «ses images», dans son cadre. Durant les deux premières parties, la parole circule d'un plan sur l'un à un plan sur l'autre. Et c'est un fourmillement d'histoires et d'affects qui prolifère entre eux. Le troisième acte les réunira enfin dans le même cadre, pour reconfigurer ce qui les lie et les oppose.



De ce dispositif où le cinéma apparaît réduit à son plus simple appareil, surgit une activation tonique, habitée de multiples présences et échos. Et c'est ce qui rend si joyeuse la proposition ourdie, à l'extrémité de sa vie par le cinéaste aux trente-deux longs métrages en plus de soixante ans de pratique sans cesse inventive.

Le titre – *Bonjour la langue* – et plus d'un signe avant la dédicace ultime instaurent un autre dialogue, souriant et incisif lui aussi, avec Jean-Luc Godard, mort quelques mois plus tôt (le 13 septembre 2022), et son avant-dernier long métrage, *Adieu au langage* (2014). Façon de poursuivre ce qui est à la fois une réflexion ambitieuse sur les puissances du cinéma, un jeu amical, un débat qui implique profondément qui y participe (les cinéastes, mais aussi les spectateurs), par-delà même la mort.

Et simultanément, il s'y active de manière ludique, donc sérieuse, une très belle déclaration d'une forme d'amour, entre les deux hommes qui se trouvent à l'écran. Mais «amour» est ici trop imprécis, sinon trompeur. Un lien qui concerne indistinctement deux personnes de deux générations, un cinéaste et un acteur, où l'affection et la filiation sont des repères fragiles et justes pour approcher de quelque chose d'autre, qui peut-être n'a pas de nom. *Bonjour la langue*.

Dernier coup DE THÉÂTRE

CINÉMA

BONJOUR LA LANGUE / Paul Vecchiali / 1 h 20

Avec son film *Bonjour la langue*, qui sort de manière posthume, Paul Vecchiali va avec élégance à l'essence du geste singulier dont il a marqué le paysage cinématographique français pendant plus de soixante ans.

S'il n'a durant sa longue carrière cinématographique fait que d'assez rares apparitions dans ses films, Paul Vecchiali se met en scène dans son ultime œuvre, *Bonjour la langue*. Le visage couvert d'un masque chirurgical, assis dans un fauteuil médicalisé dans la cour de la villa Mayeurling, sa demeure au Plan-de-la-Tour dont il a fait le décor de plusieurs de sa cinquantaine de longs métrages, le cinéaste expose d'emblée la valeur qu'a pour lui sa présence à l'écran : celle d'un adieu. Âgé de 92 ans lors du tournage, qui s'est tenu sur une seule journée, le 4 octobre 2022 – il meurt peu après, en janvier 2023 –, il sait qu'il n'y aura plus de cinéma pour lui après et fait de cette certitude le cœur du film.

Paul Vecchiali ne renonce pas pour autant à sa théâtralité, l'une des marques de son esthétique si personnelle qu'elle est toujours restée à la marge des grands courants de son époque, à commencer par la Nouvelle Vague. Attaché au cinéma des années 1930, dont il s'est toujours volontiers dit l'héritier, il n'est pourtant pas resté indifférent au mouvement qui bouleversait alors les codes de son art. Pour preuve le titre *Bonjour la langue*, clin d'œil évident et revendiqué à *Adieu au langage* (2014), l'avant-dernier film de Jean-Luc Godard. En invitant pour son chant du cygne l'un de ses comédiens fétiches, Pascal Cervo, à se livrer avec lui à une improvisation filmée, Vecchiali se livre à une forme proche du théâtre filmé où il va à l'essence de son geste, où la fiction se mêle intimement au réel.

Dans ce tête-à-tête filmé par deux caméras entre le réalisateur et l'acteur, qui prennent la suite du *Cancre* (2016), où ils incarnaient un père et son fils, nous sommes *a priori* loin de Godard. À sa manière pourtant, on ne peut plus minimaliste en matière d'image – tout n'est qu'un simple champ-contrechamp – autant que de scénario – un fils revient voir son père après six ans d'absence –, le dernier Vecchiali est habité par une urgence proche de celle d'*Adieu au langage*. Par-delà la mort, le réalisateur de *Femmes Femmes* (1974) exprime avec une grande délicatesse la nécessité de revenir à ce qu'il considère comme primordial à l'écran comme dans l'existence. L'amour et les mots pour le dire. ● ANAÏS HELUIN

Politis



Bonjour la langue (Impromptu)

de Paul Vecchiali

Après six ans d'absence, Jean-Luc retrouve son père Charles dans leur maison familiale, non loin de Draguignan. Entre pudeur, tendresse et méchanceté, les deux hommes se dévoilent enfin. Pour se rapprocher ? Un chef-d'œuvre testamentaire bouleversant.

CHRONIQUE
Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : Pascal Cervo (Jean-Luc), Paul Vecchiali (Charles), Julien Lucq (le serveur).

Scénario : Paul Vecchiali et Pascal Cervo **Images :** Philippe Bottiglione **Montage :** Vincent Commaret **1^{er} assistant réal. :** Julien Lucq **Musique :** Roland Vincent **Son :** Greg le Maître et Elory Humez **Production :** Dialectik **Distributeur :** La Traverse.



★★★ "Tu es sûr que t'es réveillé, que c'est bien moi que tu vois ?", ironise le fils. Pour leur septième film en commun, tourné le 4 octobre 2022 au Plan-de-la-Tour (Var) où Paul Vecchiali vivait depuis 2006, entièrement improvisé et dédié à Jean-Luc Godard - en atteste son titre clin d'œil à *Adieu au langage* (2014) -, le réalisateur de *Nuits blanches sur la jetée* (2014) et son acteur fétiche réussissent, grâce à l'intelligence de leur interprétation et à leur complicité, une prouesse théâtrale et cinématographique. Avec ses trois lieux (cour, restaurant, jardin), ses déplacements a minima (les deux acteurs sont le plus souvent assis) et ses cadrages précis (tel le rapprochement entre le père et le fils, le premier gros plan arrive après trente minutes), la mise en scène met magistralement en répons l'immobilité de l'espace géographique, le déploiement du verbe et la présence des deux protagonistes : sublime aboutissement de la volonté de Paul Vecchiali d'offrir un cinéma nu. Achievé neuf jours avant sa disparition, le 9 janvier 2023, le film aborde ainsi, entre réalité et fiction (d'où les extraits du *Cancer* (2016) ponctuant le récit), la mort, la parenté, la transmission, la passion du cinéma, l'amour, les ratés et les secrets de la vie... Impossible de distinguer ce qui ressort des personnages ("T'as un jeu en main et moi je n'ai pas ce jeu-là", dit le fils-acteur au père-réalisateur - un leurre en soi), du lien unissant les deux hommes et de la vie même de Vecchiali. Nec plus ultra, en dévoilant les visages de l'équipe de tournage sur fond de musique bluesy de Roland Vincent, le générique de fin mue cette œuvre magnifique et poignante en révérence ultime. **_G.To.**

80 minutes. France, 2023
Sortie France : 27 août 2025

♦ RÉSUMÉ

Assis sur une chaise dans la cour dans leur maison familiale proche de Draguignan, Charles ressasse ce qu'il pense de son fils Jean-Luc, venu lui rendre visite après six ans d'absence. À fleurets mouchetés, ils évoquent la mort accidentelle de la mère, Françoise, et de la fille, Édith, enchaînent sur l'état de la maison que Jean-Luc n'a jamais aimée, le fait que le fils n'est pas devenu ce qu'aurait souhaité le père (et inversement), l'amour de celui-ci pour le western... La tension s'apaise. Jean-Luc rappelle à son père qu'il était somnambule et n'a jamais su différencier le réel du fictif. Puis déclame avec son père un poème que celui-ci lui récitait quand il avait peur, enfant... et apprend qu'il en était l'auteur.

SUITE... Leur remémoration se poursuit à la terrasse d'un restaurant qu'adorait Françoise et auquel Charles est resté fidèle. Mise au point sur qui préférerait qui dans la famille, les goûts de chacun (Charles est "sucré-salé", Jean-Luc "sucré"), les métiers exercés par Jean-Luc. Charles confie avoir tiré du COVID-19 qu'il a attrapé l'importance de souffrir pour rester en vie. Jean-Luc reconnaît ce qu'il doit à son aînée dont il ne fut pourtant jamais complice. De retour chez eux, au jardin cette fois, Charles révèle à Jean-Luc qu'il a été adopté. Jean-Luc se sent d'autant plus trahi qu'Édith aussi le savait (mais est-ce vrai, car Charles s'est déjà contredit auparavant ?). Pris de remords, Charles l'assure de son amour profond. Le voyant fondre en larmes, Jean-Luc l'étreint.



Bonjour la langue...



| PHOTO : LA TRAVERSE

... ***(impromptu)***. Cet ultime film de Paul Vecchiali (disparu en janvier 2023 à 92 ans) restera comme l'un des plus beaux et des plus émouvants d'une carrière entamée au début des années 1960. Un face-à-face entre un père (qu'il incarne lui-même) et son fils (Pascal Cervo) qu'il n'a pas vu depuis six ans. 1 h 20. (T. C.)